

Séance du 24 octobre 2016

## Discours de réception de Jean-François LAVIGNE

### Eloge de Roger BECRIAUX

Ce n'est pas sans émotion que, au moment de me présenter devant votre illustre et savante Compagnie, qui doit son origine à la volonté du roi Louis XIV, et son rayonnement actuel à l'énergie persévérante déployée par ses membres tout au long du siècle dernier, je m'adresse à vous. Pour vous remercier, d'abord, de l'honneur insigne et de la confiance que vous avez voulu me faire, en m'élisant comme l'un des vôtres. Votre choix, en effet, – à un moment où mes fonctions me tenaient depuis plusieurs années loin de Montpellier – a sonné pour moi comme la reconnaissance officielle, et le renforcement d'un attachement personnel qui m'a lié, dès le début de ma carrière, à l'Université de Montpellier, et au développement de son activité de recherche. Ce choix m'a causé une joie d'autant plus vive que je devais cette distinction à Madame Huguette Courtès, Professeur de philosophie à l'Université Paul Valéry, qui fut votre Présidente, et qui m'avait accueilli, jeune maître de conférences fraîchement nommé, dans le département de philosophie de notre université, en 1989. Sa santé, hélas, ne lui permet pas d'être ce soir parmi nous. Je tiens d'autant plus à lui exprimer ma profonde et très amicale gratitude et à rendre publiquement hommage à sa générosité, affable et toujours délicate, comme à la sûreté de jugement et de promptitude d'esprit qui l'ont toujours distinguée.

L'émotion toutefois est tempérée par la gravité : car entrer dans votre société, c'est d'abord accepter de *servir*, et c'est endosser l'une des plus hautes et des plus lourdes responsabilités qui soient : celle de la recherche et de la divulgation de la *vérité* – qu'elle soit scientifique, historique, philosophique ou esthétique. Les hommes ne vivent pas que de pain ; et la dispensation, à tous, de la connaissance, c'est-à-dire des lumières du savoir et des valeurs nobles de la haute culture, est une nécessité vitale, en particulier pour le temps présent, menacé plus que jamais par la barbarie, l'ignorance et la bêtise. Plus que d'autres peut-être, le philosophe, assurément, est appelé à mesurer l'importance de cet enjeu – et le poids de responsabilité qu'il implique.

Mais cette haute mission, qui fait de votre Académie – conformément au vouloir du roi – un reflet amical de l'Académie Française, et de ses sœurs de l'Institut de France, vous l'accomplissez d'une manière toute platonicienne – prolongeant ainsi la belle tradition de l'Académie florentine : à savoir, par le *dialogue*. Celles de vos séances auxquelles j'ai pu déjà assister m'ont permis d'apprécier la liberté, la simplicité et la franchise avec laquelle dialoguent, discutent et argumentent, dans votre assemblée, de fortes individualités, appuyées sur une solide compétence. Mais c'est surtout le dialogue des disciplines, aux méthodes et aux objets si différents, des mathématiques à la poésie et à la peinture, des sciences de la matière à l'histoire des civilisations, qui fait la richesse et la fécondité du travail de réflexion qui s'y accomplit. Chaque représentant d'un secteur du savoir apprend ainsi, dans un esprit d'ouverture et de curiosité, à dépasser les limites qu'impose

nécessairement à l'esprit l'habitude d'une méthode spécialisée, et de problématiques familières. C'est cette pratique désintéressée du dialogue transdisciplinaire qui réalise, concrètement et naturellement, l'idéal culturel de l'humanisme classique, qui est aussi un idéal moral : sortir de soi-même, pour se mettre à l'écoute de préoccupations et d'une logique différentes, afin de s'enrichir de la pensée de l'autre, et échapper ainsi à l'étroitesse de tous les dogmatismes.

Pour premier exercice de ce dépaysement intellectuel bienveillant, la sage tradition de nos académies impose au nouveau venu un devoir magnifique : prononcer l'éloge de son prédécesseur. Aussi est-ce avec joie – quoique non sans quelque perplexité – que je voudrais maintenant rendre hommage à votre confrère et ami, Roger Bécriaux, qui fut élu au XXIX<sup>e</sup> fauteuil de l'Académie en 1980, devint Président en 2001, puis demeura membre actif jusqu'à son admission à l'honorariat en 2010, et qui nous a quittés récemment, le 9 décembre dernier. Non sans perplexité, car tout semble opposer l'homme et le journaliste qu'était Roger Bécriaux, né provençal, viscéralement attaché au paysage naturel et humain du sud de la France, et en particulier du Languedoc-Roussillon, au profil de celui que vous avez choisi pour lui succéder : un philosophe, originaire du Nord de la France, et formé dans les universités parisiennes. Toutefois, la philosophie justement nous apprend que les opposés parfois se touchent, et que les plus vifs contrastes recèlent des paradoxes dialectiques qui révèlent au contraire, si l'on y réfléchit attentivement, de très profondes proximités.

Mais avant de mettre en évidence cette convergence secrète, livrons-nous d'abord au plaisir d'évoquer l'esprit fin, cultivé et actif, et la personnalité attachante de Roger Bécriaux.

Il naquit à Avignon, le 15 janvier 1922, et, comme il le précise lui-même dans une note personnelle que m'a fort obligeamment communiquée notre secrétaire perpétuel – que je remercie tout spécialement pour son aide précieuse en cette occasion – “à l'ombre du palais des papes, au soleil couchant”. (Il conviendrait du reste – je le signale en passant – de faire rectifier la notice biographique de la Bibliothèque Nationale de France, qui fait naître notre confrère en 1926). Roger fait ses études secondaires en Avignon, au lycée Frédéric Mistral, où il obtient non seulement le prix de botanique, mais aussi le premier prix de philosophie ; ainsi qu'un prix spécial, le prix Henri FORGUE, du nom d'un ancien élève mort pour la France en 1916, dont le père avait souhaité perpétuer ainsi, auprès des nouvelles générations du lycée, la mémoire. Ce prix, à l'origine, offrait au lauréat le bonheur d'un voyage en Grèce. Roger Bécriaux note avec humour que “au fil des dévaluations successives, le voyage se fit livre !” Le prix récompensait “le meilleur élève en français pour l'ensemble de l'établissement”. Excellent élève, Roger Bécriaux démontrait donc très tôt son goût prononcé et son aptitude éminente pour les exercices littéraires, et l'écriture philosophique. Le livre que Roger reçut pour récompense, au titre de son premier prix de philosophie, était bien fait pour encourager l'attachement du jeune provençal aux richesses culturelles de sa région d'origine : publié tout récemment, en 1940, ce livre s'intitule *Avignon au double visage* ; il est l'œuvre de Fernand Benoît, historien et archéologue de la Provence, né à Avignon en septembre 1892, et décédé dans cette même ville, le 2 avril 1969. Fernand Benoît, originaire de Valliuguères dans le Gard, avait fait de brillantes études à Paris, au

collège Stanislas. Reçu major du concours de l'École des Chartes en 1914, ce n'est qu'en 1921, du fait de la mobilisation et de la guerre, qu'il obtint son diplôme d'archiviste-paléographe, pour devenir aussitôt membre de l'École française de Rome. Nommé conservateur de la bibliothèque et des musées d'Arles en 1925, il développera en Arles, comme Conservateur des musées, l'étude des antiquités romaines et paléochrétiennes. À travers ce livre, le jeune Bécriaux retrouvait donc, et s'appropriait davantage, un domaine d'investigations historiques et de culture esthétique qui passionnait déjà son père, Henri Bécriaux, dont l'activité littéraire, inaugurée au lendemain de la première guerre, se partageait entre le journalisme et l'histoire régionale.

On relève la mention de Henri Bécriaux, futur père de notre ami, dans l'Annuaire international des Lettres et des Arts de langue et de culture française, publié sous la direction de Jean Azaïs, à Carcassonne en 1921. On y précise que Henri Bécriaux, né à Paris, est domicilié 21 rue Barrallier à Avignon, et est l'auteur de deux articles littéraires, parus en 1919, intitulés respectivement "Par un soir de carnaval" et "A propos". Dans les années trente, Henri Bécriaux collabore, comme correspondant régional, à *L'intransigeant*. Il est l'auteur en particulier d'un reportage singulier, paru le 10 mai 1935, sur une récente découverte archéologique passablement énigmatique, dans la montagne du Vaucluse : l'article relate, sous le titre "En Vaucluse, un village millénaire abandonné", la découverte d'un village formé de cabanes de pierre, perdu dans une vallée abandonnée de la moyenne montagne, et dont l'ancienneté, malaisée à déterminer pour les techniques de datation des années trente, suscite les hypothèses les plus variées.

Henri Bécriaux a publié, après la Libération, plusieurs ouvrages sur l'histoire d'Avignon, dont en particulier, en 1945, *Une journée de Théodore Aubanel* ; plus tard, une présentation historique et architecturale d'Avignon, illustrée de photographies, voit le jour en 1969 aux éditions Aubanel. L'ouvrage connaîtra plusieurs éditions ; la quatrième, en 1978, est intégrée à la collection "Les guides du Sud" et s'intitule : *Avignon : son histoire, ses monuments*. Les archives de la Fédération Historique de Provence gardent aussi plusieurs témoignages de la participation d'Henri Bécriaux à ses Congrès, où il donna plusieurs conférences. C'est du reste à son père que Roger Bécriaux devra d'entrer à son tour dans la carrière du journalisme. Mais pour l'heure, nous sommes en 1942 et Roger, jeune bachelier, décide d'entreprendre des études de droit. Après deux années de licence, la réquisition pour le S. T. O. le contraint à les interrompre.

Après la Libération, il effectue son service militaire, et se trouve affecté d'une manière qui ne s'assortit pas trop mal à son goût pour la littérature : il est rattaché à une équipe de théâtre aux armées, créée à l'initiative du général de Lattre de Tassigny, où il fait la connaissance d'un jeune débutant prometteur, le futur mime Marceau. Cependant, ce n'est pas vers le théâtre que semble se diriger le jeune Roger, qui collabore, en 1953, à une revue de poésie et de littérature, publiée à Avignon, puis à Paris, sous forme bimestrielle, sous le titre singulier de "*Les hommes sans épaules*". Le titre est emprunté à un roman de Rosny aîné, dans lequel l'auteur désignait ainsi une race imaginaire d'hominidés singuliers, à la morphologie très particulière, mais doués de facultés intellectuelles hors du commun.

"Sans épaules" : voilà une qualification qui assurément ne sied guère à Roger Bécriaux, qui est aussi un sportif : il pratique l'athlétisme, et est trois fois sacré champion régional du 100 mètres ; il participe même, à ce titre, à une finale

nationale. Il est aussi engagé dans une équipe de basket, à Avignon, et son habileté lui vaut de faire partie de la Sélection régionale Provence-Côte d'Azur. Plus tard, bon nageur, il participe à une compétition de natation peu ordinaire : la traversée de la baie de Sète à la nage.

Le futur académicien n'est donc pas seulement un intellectuel, qui aurait mûri dans l'ombre silencieuse des bibliothèques ; mais un homme complet, que son amour de la culture et de l'histoire régionale porte à s'intéresser à la vie la plus actuelle de la Provence. Jacques Bellon, que Lucien Roubaud, président du Comité de libération de Montpellier, avait choisi pour diriger le journal *Midi-Libre* à sa création, nomme au début des années cinquante Roger Bécriaux, correspondant local du *Midi Libre* à Avignon. À la mort de Jacques Bellon, en 1956, Maurice Bujon, nouveau PDG de *Midi-Libre*, fait appel à Bécriaux pour participer directement à la rédaction du journal, à Montpellier. C'est le début d'une longue et très fidèle collaboration au service de l'information régionale, au siège montpelliérain du *Midi-Libre*. Pendant plusieurs années, Roger Bécriaux fut même responsable de nuit, pour encadrer le travail de la rédaction. On sait quelles sont les qualités que requiert une telle mission : disponibilité, réactivité, mais aussi persévérance dans l'exercice du sens critique, sans lequel il n'y a pas de véritable journalisme. Et surtout, bien entendu, l'inventivité d'un style, qui sait piquer la curiosité, et décrire les lieux ou rapporter les événements d'une plume alerte et vivante. Cette plume, au style à la fois mobile, souple, analytique et précis quand il le faut, séduisant et incisif parfois, c'était celle dont savait jouer l'amoureux du beau langage et l'homme cultivé – tant en histoire qu'en littérature ou poésie – qu'était notre confrère.

Ces qualités lui ont valu de rayonner au-delà des limites de notre région, puisqu'il fut aussi, parallèlement à ses fonctions à la rédaction du *Midi Libre*, correspondant local du journal *Le Monde* durant vingt-six années, du 6 août 1960 au 6 décembre 1986. Ses collègues du quotidien national, en lui rendant hommage au lendemain de sa disparition, le caractérisent par deux traits, qui distinguent l'esprit dans lequel Roger Bécriaux exerça son métier de journaliste : ils relèvent, d'une part, "sa passion pour l'écriture et le savoir" ; et ils le définissent, en outre, comme "globe-trotter". Bécriaux conjoignait en effet, à son amour des Lettres, et à une curiosité qui s'étendait à tous les aspects de la vie contemporaine, un goût prononcé pour les voyages, où il se comportait souvent beaucoup plus en reporter qu'en simple touriste. Ses confrères de l'Académie se souviennent des conférences où il les faisait bénéficier, par le discours et par l'image, du fruit de ses propres découvertes en dehors de France. C'est ainsi qu'il décida de consacrer un livre aux diverses localités qui, de par le monde, portent le nom de Montpellier, et d'intituler l'ouvrage : *D'un Clapas à l'autre : Montpellier au pluriel*.

De cette double passion, pour l'exploration voyageuse et pour sa région d'attache, le Languedoc-Roussillon, ses ouvrages portent le reflet. Sous le titre *Par monts et par vaux : Languedoc, Roussillon, Rouergue*, Roger Bécriaux a publié, aux éditions du *Midi-Libre* en 1990, un livre substantiel de 206 pages, qui propose la découverte, méthodique et approfondie, des caractéristiques singulières et des trésors uniques de notre région. L'auteur y dépasse de très loin l'objectif d'un simple guide touristique ; c'est à une véritable enquête de géographie physique, culturelle et humaine, qui sollicite à la fois l'intelligence et l'empathie affective, que ce livre invite le lecteur ; et le style de Bécriaux écrivain n'y est pas pour peu de chose.

Auparavant, Roger Bécriaux avait déjà signé, en collaboration avec Jacques Bloch-Morhange, le Président de l'I.C.E.C. – l'Institut de Calcul des Effets de la Croissance industrielle<sup>(1)</sup> – une étude de géographie humaine et économique générale, intitulée *le Languedoc-Roussillon, de 1975 à 1985*.

Le titre de cet ouvrage est trompeur : on s'attendrait à y découvrir le bilan d'une décennie de l'histoire récente de la région. Or, traitant de la période 1975-1985, il fut édité et mis en librairie en ... 1976 ! Il s'agit en réalité, pour sa plus grande part, d'un travail de *prospective*, qui prend à tâche de définir, en fonction de la situation socio-économique du Languedoc-Roussillon au milieu du second demi-siècle, les directions qu'il convient d'imprimer au développement futur, et les ressources scientifiques, techniques et humaines dont la région dispose pour cela ; ainsi que les données héritées du passé qui, au rebours, menacent le développement socio-économique et freinent l'emploi. Sans rien négliger des données objectives, et des statistiques démographiques ou économiques sur lesquelles doit reposer l'appréciation exacte de la situation, Roger Bécriaux a su donner à cette enquête le caractère d'une étude d'économie politique qui n'oublie pas les hommes, et où l'on perçoit la prégnance d'une vision large des réalités humaines, informée par la culture d'un humaniste pour qui l'économie, l'évolution démographique, le développement technique et la production, s'ils sont bien des conditions déterminantes de la vie individuelle et sociale, ne sauraient représenter le tout ni l'essentiel de l'existence humaine. Cela se marque en particulier par le choix de certains intertitres, imprégnés d'un profond amour du terroir, ou de souvenirs d'une culture classique toujours sous-jacente. La première partie de cette étude, qui se consacre d'abord à présenter le cadre naturel du Languedoc-Roussillon et à dresser l'état des lieux économique de la région, Bécriaux l'intitule : "Ce cher et vieux pays" ; au chapitre où il présente l'état des industries, qui, quoique les plus traditionnelles s'essoufflent, laisse néanmoins entrevoir, du côté des plus récentes, en pleine expansion, des "lueurs" ou des "éclaircies", il donne un titre en provençal, qu'il emprunte à un poète avignonnais, Théodore Aubanel : "*L'entre – lusingo*". Ou bien encore, lorsqu'il doit traiter de l'avenir démographique de la région, tel qu'il s'esquisse en 1975, il observe : "La population active ayant un emploi était, à la fin du VI<sup>e</sup> Plan, à environ 610 000 personnes. L'objectif est qu'à la fin du VII<sup>e</sup> Plan, elle atteigne 660 000 personnes, soit une progression de 10 000 actifs par an, et un taux d'activité en amélioration à 35,50 %." ; mais, pour caractériser cette directive, il délaisse la terminologie technocratique, et préfère puiser dans ses souvenirs d'histoire grecque : la section s'intitule "La marche des dix mille", et le passage que je viens de citer continue ainsi : "Cette marche des 10 000 vers la mer promise du travail ne peut aboutir à son objectif que par une modification...". Bien des pages frappent le lecteur par la qualité d'un style sobre, maîtrisé, mais brillant, et d'une phrase qui sait se faire éloquente. Je ne résiste pas au plaisir de vous rappeler celle où Roger Bécriaux présente la place prise par le vignoble dans le paysage et l'économie de la région :

"Le vent marin apporte la fraîcheur moite et désagréable aux hommes, mais favorable aux plantes, et tout spécialement à la vigne, seule transformation profonde du Languedoc méditerranéen au cours des âges.

Autrefois les cultures étaient variées. Le soleil généreux et l'eau des fleuves côtiers jamais à sec favorisaient le travail du paysan. La vigne, dont l'apparition est peut être antérieure à la conquête romaine, tenait sa place sans orgueilleuse prédominance.

Elle tenait les coteaux, abandonnant la plaine aux céréales et aux légumes. Son envahissement des basses terres correspond à l'apparition des voies ferrées, puis du phylloxéra qu'on peut combattre par l'inondation. Elle fut la richesse du pays sous le Second Empire. Elle est la source des plus grands désastres économiques récents de la région.

Ce vignoble, le plus beau du monde, sans forfanterie, cette immense mer de vignes qui porte la nef vacillante du Languedoc méditerranéen, traité avec respect, dans un mélange curieux de modernisme et de tradition, est trop somptueux pour être sans histoire. Alors, lorsque la soupe bout mal dans la marmite, c'est-à-dire lorsque le vin se vend mal, Languedociens et Roussillonnais, qui respirent au rythme de la vigne, se déversent dans les villes pour accuser le pouvoir central. En 1907, le cardinal de Cabrières avait fait jeter de la paille dans la nef de sa cathédrale de Montpellier, pour accueillir les vignerons qui n'avaient plus le temps, la nuit tombée, de rentrer chez eux." (2)

Armé d'une telle plume, Roger Bécriaux fut, pour le quotidien national *Le Monde*, un collaborateur précieux, capable de percevoir avec acuité et d'apprécier avec justesse le sens des évolutions de fond, ou de certains mouvements inattendus qui affectaient le midi languedocien ; et très attentif aussi aux événements culturels propres à la région. C'est ainsi que, dans un numéro d'août 1966, Bécriaux, sous le titre "Frédéric Mistral", attirait l'attention du public national sur l'approche d'un anniversaire significatif pour la littérature provençale : "La Provence va célébrer le centenaire de *Calendau*, deuxième poème épique de Mistral". L'année suivante, en mai 1967, il dresse un tableau général de la vie culturelle en Languedoc-Roussillon, qu'il choisit de caractériser comme "partagée entre le passé et l'avenir". En 1983, le 8 avril, c'est avec un certain pathétique que Roger Bécriaux signale aux lecteurs du Monde un événement bibliographique important pour l'histoire de la Provence : la redécouverte, par l'éditeur avignonnais Laurent Théodore-Aubanel, dans les rayons de la Bibliothèque Nationale où, note Bécriaux, "il reposait depuis Louis XIII peut-être", du manuscrit de l'Histoire de la Provence écrit par Claude Nicolas Fabri de Peiresc, mais laissé inédit pour une raison inconnue, et que l'on croyait définitivement perdu. Cette histoire de Provence, que Peiresc fait commencer à l'âge des peuplades Ligures, s'achève en 1600. Mais l'intérêt de cette découverte tient tout autant à l'auteur qu'au sujet dont il traite. Fabri de Peiresc, né en 1580, fut Conseiller au parlement d'Aix en Provence, où il mourut en 1637. Humaniste distingué, homme de grande culture, il s'intéressait à l'astronomie, à l'histoire naturelle, et pratiquait les sciences. Passionné d'épigraphie et d'archéologie romaine, il collectionnait monnaies, minéraux et manuscrits orientaux. Il fut en relation avec le magistrat et historien de Thou, le père du conseiller d'État que Richelieu fit décapiter pour complot ; mais il avait des liens aussi avec Isaac Casaubon, théologien calviniste et professeur à Montpellier ; avec les frères Sainte-Marthe, historiographes et conseillers du roi ; ainsi qu'avec Pierre et Jacques Dupuy, historiens également. À travers Peiresc et son Histoire de la Provence, c'est ainsi toute l'effervescence de la vie scientifique, juridique et théologique de la culture provençale au tournant du XVII<sup>e</sup> siècle, que Roger Bécriaux évoque avec passion dans son article.

Mais le journaliste est en première ligne aussi, comme tous ses confrères, devant l'actualité sociale et politique immédiate, en cette fin des années soixante. Lorsqu'éclate ce qu'on appelle, faute de mieux, les "événements" de 1968, Bécriaux

rend compte de manière fidèle, factuelle, apparemment détachée, des initiatives étudiantines telles qu'elles sont. Ainsi, au mois d'août 68, un groupe d'étudiants de l'UNEF avait organisé à Montpellier, avec l'appui de la CFDT, une université populaire d'été, dont l'objectif principal était de réaliser une vaste confrontation entre étudiants et ouvriers. Au lendemain de cette session, le 19 août, Roger Bécriaux notait que, après quelques séances où la difficulté d'établir un dialogue entre étudiants et ouvriers était palpable, soit faute d'un langage commun, soit "parce que la manière de penser était, de part et d'autre, profondément différente", se fit jour "le sentiment partagé de s'engager dans une même voie en vue de réformes sociales et économiques". Bécriaux relève, comme un fruit positif d'une telle session, le fait "d'avoir fait disparaître la défiance latente des travailleurs manuels envers les intellectuels", bien que "ces contacts restent encore à l'échelon des militants : la présence ouvrière n'a[yan]t pas dépassé 10 % de l'assistance.". – Succès tout relatif, par conséquent. Et le lecteur d'aujourd'hui se demande si, malgré le ton visiblement neutre, ce n'est pas sans un brin d'ironie implicite que le journaliste écrivait ensuite : "Indépendamment du sujet, apte à capter un public élargi puisqu'il portait sur un problème concret – *Les paysans face à l'intégration capitaliste* – [la session] a marqué [...] une meilleure manière de travailler en commun, les étudiants ayant de leur côté compris qu'il convenait, après avoir modifié la forme trop intellectuelle des débats, d'y introduire des exemples pratiques."

Réceptif et accueillant dans le traitement des thèmes que lui fournissait l'actualité, Roger Bécriaux le fut aussi dans ses relations professionnelles, comme en témoigne le fait qu'il fut élu par ses collègues à la Commission paritaire de délivrance de la carte professionnelle de Journaliste. Aimant par-dessus tout la communication des idées, et le partage des connaissances, il était membre de plusieurs sociétés littéraires : de l'Académie de Vaucluse, depuis 1949, dont il devint le doyen d'âge ; de la Société d'Arts et Lettres de Lozère, en 1955 ; puis enfin de votre Académie en 1980. Au sein de celle-ci, sa présence amicale et son activité ont marqué l'itinéraire de plus d'un parmi vous : il présenta et soutint avec succès la candidature de notre confrère Gérard Calvet ; c'est lui qui reçut dans l'Académie, en 1992, Françoise Mourgues-Moline, conservateur de la Bibliothèque municipale de Montpellier ; ainsi que, quelque temps plus tard, M. le Préfet de Région Paul Bernard. Les circonstances, malheureusement, ne m'ont pas permis de connaître personnellement Roger Bécriaux, et je le regrette. Car tous ceux qui parmi vous m'ont parlé de lui, et que je remercie chaleureusement pour leur témoignage – tout spécialement notre président, Jacques Balp – m'ont dépeint un homme d'une profonde gentillesse, accessible, et toujours bienveillant. Vif, sans doute, et capable parfois de s'échauffer, comme il est habituel à un homme du Sud, doué de sensibilité ardente. Mais, en-deçà de ses réalisations littéraires, et au travers du patient service d'information assuré, tout au long d'une carrière de journaliste, aux multiples domaines d'intervention, on devine sans peine en Roger Bécriaux une nature généreuse, un homme bon, autant que courageux et passionné.

Avec lui, c'est à la fois un connaisseur érudit de la Provence, du Languedoc-Roussillon et de leur histoire, ainsi qu'un journaliste constamment en prise sur l'actualité, – pour ne rien dire de l'ami – que notre académie a perdu.

Il peut sans doute vous sembler étrange ou insolite, dans cette mesure, de lui donner pour successeur un philosophe. La philosophie n'est-elle pas aux antipodes de cette attention à l'événement singulier, et aux réalités les plus empiriques – démographie, politique, économie, nouveautés culturelles – qui caractérise par définition l'activité journalistique ?

Dans son *Annuaire international des Lettres et des Arts* que j'ai déjà mentionné, Jean Azaïs proposait une définition du journaliste, et il précisait : “Dans les journalistes, il faut encore distinguer plusieurs classes ; le journaliste va du chroniqueur local qui recense les chiens écrasés, au collaborateur irrégulier qui publie un article de fond, des études de philosophie transcendante ou de politique internationale.” Voilà qui m'encourage : je me dis qu'après tout, si l'on peut être journaliste en publiant des études de philosophie transcendante, peut-être qu'un spécialiste de Husserl et de sa philosophie transcendante ne fera pas un si mauvais candidat pour assumer l'héritage d'un journaliste. Il est vrai aussi par ailleurs que, dans son histoire récente, ce XXIX<sup>e</sup> fauteuil de la section des Lettres a accueilli déjà plusieurs universitaires : Je rappellerai simplement Gaston Rabaud, Professeur à la Faculté des Lettres, élu en 1893, auquel succéda dès 1894 Henri Malavialle, Maître de Conférences de la même Faculté ; mais aucun d'eux n'était philosophe.

Sur cette question, il convient de laisser d'abord la parole à Roger Bécriaux lui-même. Voici ce qu'il écrivait, en forme versifiée, pour demander, le 4 janvier 2010, à être admis à l'honorariat. C'est un sonnet qui a pour titre “*Au salon rouge*” :

Veuillez, dans le respect de notre règlement,  
Très Cher Perpétuel, agréer ma prière  
Aux fins d'être “promu” Président honoraire...  
Et, peut-être, honorable, à qui reste indulgent.  
Un juge, il y a trente ans, ne se crut pas indigne  
De glisser dans nos rangs une plume du temps:  
Celle de l'éphémère historien de l'instant.  
La gazette apparut grâce à Jacques Batigne.

Renaudot, dans son siècle, auprès du grand Montaigne,  
Sut limer son cerveau contre celui d'autrui.  
Ce salon fut, pour moi, la bénéfique enseigne.  
L'éphémère est léger, un éclair de luciole !  
Merci d'avoir admis une plume qui vole.  
Je voulais vous le dire, ici-même, aujourd'hui.

Dans sa sobriété et sa modestie, notre confrère ne prétendait donc être rien de plus que l'“éphémère historien” d'un contenu lui-même éphémère : ce que le journaliste en effet doit mettre en lumière et faire valoir, n'est-ce pas la denrée la plus périssable, sur laquelle on se jette avidement le matin pour la jeter au panier le soir ? On opposera volontiers, à la fugacité fragile des nouvelles quotidiennes, qui démontrent à l'envi la désespérante instabilité des choses humaines, la dimension d'éternité vers laquelle est tendu, par essence et par vocation, le discours philosophique – quand il ne prétend pas tout simplement se mouvoir d'emblée dans l'élément ferme et stable des “vérités éternelles”. Et ce n'est pas seulement dans leurs temporalités respectives que journalisme et philosophie semblent antithétiques. Ils s'opposent aussi, pense-t-on, selon la catégorie de la quantité : le journaliste rapporte le fait singulier, localisé

par des circonstances particulières ; le savoir philosophique établit des propositions universelles. Enfin, plus décisif encore, ils s'opposent selon la *modalité* même de leur objet, et de leur discours : au journaliste appartient le *fait*, dans sa *contingence*, tandis que le philosophe s'obstine à dégager des faits une *essence*, et à découvrir, sous le bariolage apparemment incohérent des événements contingents, la logique d'une nécessité intelligible.

À ces contrastes, fondés sur la nature de l'objet et sur le mode de discours qu'il implique, il faut ajouter encore la difficulté supplémentaire qui tient aux dispositions et aux attentes du public visé. Robert Maggiori dans un récent ouvrage intitulé *Le métier de critique : journalisme et philosophie*, confie que "la règle d'airain est de faire en sorte qu'un article puisse être accessible au néophyte, et irréprochable aux yeux du spécialiste". Il conclut que ce tour de force n'est possible qu'au prix d'une double torsion : "torsion historiciste", et "torsion biographiste". Il faut reconnaître, en revanche, que se rendre accessible au néophyte n'est guère le souci dominant des philosophes – surtout des plus grands et que, même avec quelque effort de clarté ou de pédagogie, la philosophie ne peut supporter sans se dénaturer entièrement, de se déguiser en historicisme ou se laisser réduire à la biographie des grands penseurs. Cette impossibilité résulte du projet même qui la constitue et qui l'anime : celui de transcender la particularité contingente des faits singuliers, pour tenter d'y saisir un *sens* intelligible, ce *sens* immanent par lequel seul l'homme peut se réconcilier avec le chaos de son histoire, et avec l'énigme de la nature. C'est cette quête de l'intelligible, dans son objectivité, son universalité et sa nécessité, qui fait de la philosophie une science, et qui justifie sa place dans le concert des sciences.

Or justement, pour peu que l'on réfléchisse plus attentivement à ce qui fonde, dans leur *objet* même, l'opposition si apparente de l'information journalistique et du savoir philosophique, on s'aperçoit que l'opposition se dépasse d'elle-même, en vertu de ce qu'il faut bien appeler une dialectique immanente. Car la particularité du fait dans sa contingence, parfois imprévisible ou étrange, ne s'impose comme l'importante ou dérangeante survenue d'une nouveauté singulière qu'à un être qui occupe déjà, d'emblée, même à son insu, le point de vue de l'universel, et qui attend des choses et des événements qu'ils donnent prise à la compréhension *logique*. Le fait journalistique ne peut apparaître factuel, singulier, voire absurde et sans nécessité, que pour le regard d'une conscience douée de *raison*, quand bien même les faits dont il s'agit ne montrent que le déchaînement de la plus obtuse irrationalité. L'intérêt passionné qui sous-tend l'enquête journalistique sérieuse n'est pas une curiosité superficielle : le regard qui l'anime et le guide est déjà, implicitement, philosophique. Dans quelle réalité en effet pourrait se jouer ou se construire le *sens* des destinées humaines, s'il peut y avoir un tel sens, sinon dans l'élément du quotidien, et de sa contingence ? Ce que rapporte le journal, certes, est éphémère ; mais dans quel temps se sont réalisés les actes les plus graves, les chefs-d'œuvre les plus accomplis, ou les actions les plus saintes du cours de l'histoire humaine, sinon dans l'espace d'un certain jour – entre un matin et son lendemain ? Il peut se faire que ce jour, insigne et dramatique, soit "le jour le plus long" ; mais dans l'analyse d'un tel jour, où se décident le bonheur et le malheur des peuples, le journaliste est philosophe, et le philosophe a foncièrement besoin de se faire journaliste. L'universel intelligible, qui seul peut être à la mesure de notre soif de sens et de vérité, ne peut exister comme une réalité que dans l'élément de la vie *concrète*, qui est quotidienne, factuelle, et tissée de contingence. L'élément, donc, où se meuvent l'enquête et le

discours du journaliste est celui-là même dans lequel s'exerce concrètement, de façon invisible mais invincible, le *processus de production de la réalité*, dont l'analyse et l'interprétation font tout l'objet de la philosophie.

Faut-il alors aller jusqu'à dire, avec une formule trop célèbre – souvent déformée – empruntée à Hegel, que “la lecture des journaux quotidiens est la prière du matin de l'homme moderne” ? En d'autres termes, faut-il voir dans les événements sociaux, politiques et économiques que nous rapportent nos quotidiens la manifestation dans l'histoire d'une rationalité secrète, qui s'accomplirait irréversiblement, quoique de façon paradoxale, à travers les balbutiements et les conflits dont nous sommes les témoins, les acteurs – et souvent les victimes ? Ces “actualités” dont nous sommes avides, sont-elles bien l'actualisation, dans notre histoire individuelle et collective, d'une potentialité et d'une nécessité qui auraient leur fondement en Dieu même – en sorte que la prière du matin, par où la volonté de l'homme s'offre humblement à l'imprévu et à la miséricorde de Dieu, deviendrait, pour l'homme moderne, un contresens inutile ? L'expérience du dernier siècle, et les années mêmes que nous traversons, qui ont vu se multiplier jusqu'à l'absurde la souffrance inutile, les massacres collectifs, et les formes les plus abjectes de la cruauté politique et du mal moral, justifient amplement le doute et l'ironie à l'égard de ces théodicées trop rationnelles, et trop faciles : Non, le fait étonnant ou douloureux que nous communique le journal ne se laisse pas résorber dans l'harmonie préétablie du meilleur des mondes possibles ; et encore moins réduire, quand il insulte à la dignité de l'homme, à un simple moment négatif, et relatif, du travail de l'Esprit !

Cependant, nous ne pouvons pas davantage nous résigner au désespoir d'une vision shakespearienne de l'histoire, “conte raconté par un idiot”, simple espace où se déchaînent “le bruit et la fureur”. Nous avons beau faire : renoncer à chercher à comprendre, serait renoncer à être nous-mêmes. Que l'on croie au Ciel ou que l'on n'y croie pas, nous ne pouvons renoncer à l'*exigence du sens*, car elle est l'acte même de l'intelligence.

C'est pourquoi vous me permettez, chers confrères, de conclure cette courte réflexion en évoquant la possibilité d'une autre posture intellectuelle, incarnée en notre temps, il n'y a pas si longtemps encore, par un autre académicien – de la Française cette fois – qui fut à la fois un de nos grands journalistes contemporains, un écrivain célèbre et respecté, et un mystique sincère, un homme qui se savait vivre sous le regard de Dieu. Je veux parler d'André Frossard. Frossard était entré en politique, non par héritage – quoiqu'il fût fils de ministre – mais par la Résistance. De la Résistance, et de la maison des otages du Fort Montluc, à Lyon, il passa tout naturellement au gaullisme, et au journalisme, à l'Aurore, puis au Figaro. Et la rédaction de son billet, le célèbre “Cavalier seul”, le soumettait à l'obligation quotidienne de commenter, dans un éclairage qui lui était personnel, les faits, les actes et les débats du jour, tels qu'ils venaient. Il vivait exactement la même actualité que notre ami Bécriaux, le même souci, la même incertitude. Sur ce matériau mobile et déconcertant, il projetait une lumière dont il n'était pas la source ; comme il le raconta, beaucoup plus tard en 1970, dans ce best-seller que fut *Dieu existe, je l'ai rencontré*, il n'était pour rien dans sa conversion imprévisible à la foi catholique : la grâce divine, reçue soudainement comme un don inimaginable, lumière faite d'intelligence et d'amour tout à la fois, se saisit de lui, un jour de juillet 1935, vers 17 heures, dans une petite chapelle de la rue d'Ulm où il était entré par hasard. Dès cet instant, introduit mystérieusement dans la relation intime avec le Christ et, d'indif-

férent qu'il était, inondé désormais d'une gratitude émerveillée qui ne le quitta plus jamais, il devint, à son insu, capable d'éclairer du regard de la foi les plus douloureuses et les plus absurdes épreuves ; comme celle, par exemple, de la mort prématurée de son fils aîné – Michel – à l'âge de neuf ans.

Devenu journaliste une dizaine d'années plus tard, il a traversé la seconde moitié du siècle en portant, à qui voulait l'écouter, cette lumière. Il est donc bien vrai que, dans l'obscurité du fait quotidien, le journaliste interroge notre intelligence, nous invite à penser, et pose à sa manière, sans toujours le savoir, la question philosophique la plus haute, qui est la question du *sens* de nos vies, c'est-à-dire la question de Dieu.

Après tout, nos journalistes ne sont-ils pas tous les héritiers et les imitateurs d'un certain Théo-phraste, Théophraste Renaudot, pour qui Roger Bécriaux nourrissait une si sincère admiration ? Et ce Théophraste-là n'est pas celui d'Aristote : il ne fonda sa "gazette" que pour être au service des plus pauvres, et pour se rendre secourable à la société de son temps. Autre manière d'être, comme le disait son prénom, "Celui-qui-parle-de-Dieu".

#### NOTES

- (1) L'intitulé *complet* de cette institution gouvernementale est : Institut de Calcul des Effets de la Croissance industrielle sur l'environnement socio-économique, l'emploi et la qualité de la vie.
- (2) *Le Languedoc-Roussillon de 1975 à 1985*, éditions "Informations et conjoncture", 1976, p. 13.